PQ
2643
.13P3
1894

U d'/of OTTAWA
39003002166808

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/plaiviel00viel

23-4-76

I

DU MÊME AUTEUR

Cueille d'Avril, premiers vers (*épuisé*).
Les Cygnes, poésies, 1885-86 (*épuisé*).
Ancæus, poème dramatique, 1885-87 (*épuisé*).
Joies, poèmes, 1888-89.
Les Cygnes, nouveaux poèmes, 1890-91.
Diptyque (Le Porcher. Eurythmie), 1891.
La Chevauchée d'Yeldis, poèmes, 1893.
Swanhilde, poème dramatique, 1893.

ΠΑΛΑΙ

IL A ÉTÉ TIRÉ

500 exemplaires papier teinté (*dont 100 hors commerce*).
25 — hollande van Gelder (*dont 6 hors commerce*).
10 — japon impérial (*dont 4 hors commerce*).
2 — chine (*hors commerce*).

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Πάλαι

Pálai

PARIS

EDITION DV « MERCVRE DE FRANCE »

15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, 15

M DCCC XCIV

Tous droits réservés

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas Ottaviensis
BIBLIOTHECA LIBRARY

PQ
2643
.I3P3
1890

A PAUL ADAM

En souvenir de nos discussions esthétiques

CORINE DE TANAGRA

Ἀλλοτρίοισιν μὴ προφαίνειν τις φέρεται
μόχθος ἄμμιν · τοῦτό γέ τοι ἐρέω·
καλῶν μὲν ὧν μοῖράν τε τερπνῶν ἐς μέσον χρὴ παντὶ λαῶ
δεικνὺναι· ἐι δέ τις ἀνθρώποισι θεόςδοτος ἄκα
προστύχοι, ταύτάν σκότῳ κρυπτειν ἔοικεν.

PINDARE, *Frag. 151, 153.*

CORINE DE TANAGRA

Corine vient s'appuyer à une colonne du portique.
Pindare entre, la suivant.

PINDARE.

Vous êtes triste, Corine...

CORINE, *brusque, se retournant.*

Que t'importe, adolescent nouveau venu,
La tristesse de Corine,

Et qu'en sais-tu ?
Avec tes grands yeux clairs, veux-tu
Me faire rire,
Comme une enfant qu'on fait rougir
A la regarder fixement, ainsi ?
Tiens, vois : je ris.

PINDARE.

Pardonnez-moi,
Vous ne savez d'où je viens, où je vais,
Sans doute;
Mais n'êtes-vous pas Corine de Tanagra,
Dont le nom, comme un souffle frais,
Sonne en gaîté sur toute route,
De ville en ville ?
Celle de qui, là-bas, vers les Cynocéphales,
Mon père redisait la chanson sur sa flûte,
Menant ma voix d'enfant rieuse de ce rire
Que vous voulûtes ?

N'êtes-vous Corine, sans une égale,
Aux doigts dociles,
A la rieuse lyre,
Corine la gaîté ?
Voilà pourquoi, vous voyant attristée,
Je vous fixai des yeux,
Je vous ai dit : Corine ! — audacieux ;
Je suis Pindare, fils du Coryphée.

CORINE.

On m'avait dit ton nom où court l'Alphée ;
Et, parlant des agones de ce soir,
On te nommait, tantôt, l'un d'entre nos éphèbes.
N'es-tu pas de ceux-là qu'un espoir de gloire
Nous mène, en foule, vers Thèbes ?
On t'a dit Amphion à la lyre dorée
Dont le nom dressa nos murailles ?
Ta tête est pleine des fables qu'on répète,
N'est-ce pas ?

Crois moi — ce temps est loin, si tu le guettes :
Nos vieux remparts las des batailles
Réclament des maçons, non des poètes.
Comprends les mythes :
Le prince harmonieux, que Phoïbos même
A tué dans ses fils, chantant leur thrène,
S'est tué de son plectre — la lyre est lourde :
Le laurier verdoie chaque printemps,
Fleurit et ne couronne qu'une fois,
Se fane, se fait de bronze
Et n'est seyant qu'aux effigies :
Plutôt, vois bien ce que tu quittes
Et vers quelle mort du cœur tu vas portant
La lyre qui lasse vite
Toute énergie.
La Muse, aux prières sourde,
Elit son amant entre dix milliers,
La bandelette, que l'on rêve ceindre,
Est pour un seul — les destins sont liés :
La Muse choisit en pleurant qui doit l'étreindre.

Quel vent de folie a soufflé du Pinde ;
Aviez-vous cru,
Jeunes chanteurs marchant par bandes
Comme un torrent sans cesse accrû,
Que son laurier est pour qui le demande
Et sa victoire à quiconque y prétend ?
Qu'elle se donne, ainsi, à tout venant ?
Avec tes grands yeux clairs de jeune espoir,
Qui t'a fait espérer la belle gloire ?
Qui fut ton guide ?

PINDARE.

Lassos, un soir de festin à Larissa,
Chez Aleuas qui fêtait Simonide :
Mon père menait le chœur des tibicines;
Moi, j'étais là comme un enfant, assis,
Et qui regarde, écoute et, ne sachant, devine ;
Et quand celui de Céos eut chanté,
Lassos — qui me voyait à son côté

Tout pâle et coi —
Lassos me dit : « Tu sais écouter, fils,
Tu sauras dire, aussi. »
Et c'est pourquoi,
Retournant vers Argos, il s'en vint chez mon père
Et m'emmena dans Hermione d'Argolide;
J'y vécus de sa vie sévère
Tenant la lyre où vont mes doigts sans guide ;
Et lui, le soir, la flûte aux lèvres, rythmait l'ombre,
Me donnant de son art ce qu'on en peut donner ;
Je sais la cadence et le nombre :
Un soir Lassos s'est étonné
M'écoutant dire un chant de Simonide...

CORINE.

Tu connais Simonide ? celui qu'on paie,
Comme un chanteur de fête, de monnaies ?
Est-ce l'appât de cet or-là qui t'a guidé

Hors ton village vers Thèbes où bruit la lyre ?
Vraiment, je ne sais de présage pire...
Te voici tout intimidé !
T'aurait-on dit que tu vendrais ton âme ?
Ainsi qu'on parle de leurs corps aux sottes femmes !
Jeune homme, si tu rêves cela,
Tu frauderais tes clients, à m'entendre,
Car tu n'aurais pas d'âme, la voulant vendre.
N'espère pas cela...

(*Un silence ; elle semble attendre une réplique*)

Triste ? me disais-tu, mon beau muet ;
Non, je suis toute gaie,
Malgré mon air,
De voir, après Aphroditè, Phoïbos vénal
Et, un à un, ceux de l'Olympe se prostituer
A l'or,
Au bel or clair,
Au doux métal !
Tu peux te vendre ; vois :

Même ce peu de gloire que donne un chant,
Ce peu de pure gloire — ton beau choix —
Un Simonide le prend par surcroît,
Salissant la gloire même et ravalant
La chaste muse, sœur ;
Car,
Bien que sans âme,
Il sait se feindre un cœur
Se faisant homme ou femme
Au gré de paroles parées ;
Et des miracles de sa voix il fait
— Riant en lui — pleurer ceux qu'elle atteint
De ses flèches de joie incomparées...
Le bel art vain...
Simonide, dis-tu ?
Certes, je hais son charme :
Souvent, chantant ses vers, je me suis tue
Mordant ma lèvre chaude d'une larme,
Honteuse, sachant vile et vénale la main
Qui traçait dans mon cœur ces mots de feu.

Tout ce bel art est misérable et vain.
Peut-être te vaudrait-il mieux rire en ta flûte,
Là-bas, vers les Cynocéphales, comme ton père;
Et que la lyre est plus futile, encor, que vile...

PINDARE.

Corine, n'est-ce pas que chante un dieu?
— Et qu'importe par quelles lèvres? —
L'or que l'on donne à Simonide, tenant la lyre,
S'ennoblit dans sa main, et ne la peut salir.
Je n'avais pas songé à tout cela.
C'est vrai; mais, y songeant, je pense
Que la gaîté que vous donnez
— Claire abondance —
Est feinte, aussi, Corine, et malgré vous.
Et que — divinement — vous nous trompez
— Et malgré nous —
Ainsi que Simonide;

Non pour de l'or sans doute — qu'importe cela ?
Qu'importe l'argile où le vin coula
Au bel enivrement,
Et que l'on brise vide ? —
Voyez, je vous devine :
Vous nous trompez divinement,
Car vous êtes triste, Corine.

(*Un silence.*)

CORINE.

Soit, je suis triste, pour toi, si tu le veux ;
Après autant de fous tu parais sage,
Voici ; mais songe aussi, avecque tes grands yeux,
Que, te parlant ainsi, se peut que je me rie :
Ma pensée est volage
Et mon rêve varie ;
Ma gaîté est amère ;
Mon rire jaillit comme un cristal clair

D'une vasque d'agate,
Et tel le jour sourd de la nuit.
L'Art me lasse, la lyre est ingrate :
Toute la joie que je lui ai donnée
Fut comme un sang qu'on verse goutte à goutte
Et qui vous laisse faible et pâle, étonnée
Comme celui qui doute...
Oui, comme mon sang goutte à goutte versé
Et dont la pourpre vive exalte à voir
Avant de se ternir comme une rouille
Au beau manteau de gloire
Qu'on traîne, qu'on souille.
Triste et lâche, me voilà !
Ma gloire est fausse et faiblit et m'échappe.
— Sais-tu ? Je voudrais être à Tanagra,
Petite fille, comme autrefois,
A regarder les vagues bleues
D'entre les pampres et les grappes
Où l'ombre tourne et change...
J'ai vu, un automne, après les vendanges,

Les bacchantes courir sur le sable clair
Laver la lie et l'orgie dans la mer
— Ainsi qu'au jour où Triton fut tué. —
Elles tournaient en ronde, le soir, évertuées,
Avec leurs chants étranges
Venus de l'Inde
(Les premiers que j'aie sus),
Enguirlandant le grand torse sans tête
Des souples chaînes de leurs beaux corps nus
Que rougit un dernier rayon du Pinde
— Ainsi je fus poète...
Qu'importent Thèbes et ma lyre fleurie ?
Et que je pleure ou rie ?
Je suis belle, mais on m'a vanté tous mes charmes ;
Je sais rire et leurrer...

(Elle hésite, regardant Pindare.)

Enfant, tu me regardes avec des yeux de larmes ;
Moi qui fais rire, aurais-je fais pleurer ?
Essuie cela — sois gai — écoute :

Sais-tu pas que la foule raille et nous persécute
Au hasard seul des cris de nos fous désespoirs ?
Et que sa joie infâme et lâche répercute
La farouche douleur exhalée en nos soirs ?
Que si tu veux te taire et souffrir de la vie
Sans dire à tout venant l'amertume des jours,
La tourbe qui te hait te portera envie,
Nous égayant de sa sottise, à notre tour ;
Et te voyant joyeux elle te croira riche
Des vils biens qu'elle prise à l'égal de nos dieux :
La joie infâme hésite où le bonheur s'affiche ;
Sois gai, car la vengeance est de paraître heureux ;
Regarde-moi !

(*Elle éclate de rire.*)

MYRTIS D'ANTHÉDON

Χρῆν μὲν κατὰ καιρὸν ἐρώτων δρέπεσθαι,
θυμέ, σὺν ἁλικίᾳ.

PINDARE, *Frag. 89.*

MYRTIS D'ANTHÉDON

Sur la lisière du bois de Cérès, en face de la mer.

MYRTIS, *comme pour rompre un silence pénible.*

... Toutes ces voiles qu'on voit rose pâle,
Le long du golfe,
Regarde :
Elles entrent,
Une à une,
Dans l'ombre projetée du promontoire,
Sous ce soleil oblique
De fin d'été...
Le soir

Sort du rivage et gagne les îlots
Avec le vent de terre, agile sur les flots...

PINDARE, *de voix lointaine.*

Quelle réplique,
Myrtis,
— Quand frôlerait ma lyre une aile de mouette —
Vaudra cet écho de ta voix que dit la mer...

(*Il fait signe d'écouter.— Un silence.*)

MYRTIS, *de voix émue.*

Ton âme muette
Écoute ;
Mon amour a peur de se taire,
Mon cœur redoute,
Car l'ombre est là, avec l'automne, qui nous guette !

PINDARE, *se retournant avec vivacité.*

Quel automne ?
L'automne du monde ?
Toute heure est bonne,
Toute blessure est féconde ;
L'automne t'émeut ?...
Les feuilles dans la bise comme des oiseaux,
Sous la flèche des vents
— Le Sagittaire ! avant le Capricorne et les Verseaux ?...—
L'hiver en route avec son ombre qui va devant
Plus lourde à chaque soir venu ?...
Le chœur des brumes
Aux lentes strophes tortes
Entre les cimes ?...
L'ire des ravins d'écume ?
Le haut squelette des rocs surgi des mousses mortes ?...
Les feux des pâtres qui s'allument,
Au crépuscule,
Entre les cimes ?...

(*De voix plus douce.*)
Ah ! Myrtis, Myrtis, quel automne, encore ?
Le tien ? le mien ? le nôtre ?
Parce qu'une heure est autre,
Que le silence vient,
Ainsi qu'un crépuscule ?
L'automne en nous, Myrtis ?
Pour ce petit amour déchu et qui te blesse
Avec des souvenirs :
Telles les feuilles crispées et rousses des chênes
Que le printemps retrouve aux branches
Et que l'autre équinoxe sème
Aux prés en fleurs...
L'Automne, Myrtis !
Myrtis aux hanches blanches,
Aux tendres fards,
Aux prestes mains !
Parce qu'un baiser fut comme une fleur
Et que l'année a passé comme un char
Et qu'elle nous laisse sa poussière aux mains ?...

MYRTIS, *avec un soupir.*

Ah ! cette fois,
A pas lents, sûrs et sourds,
L'automne vient sur moi
Comme une nuit...
(*Un silence*).
La mer est froide et grise, malgré le ciel...

PINDARE.

Parlons d'amour, tu veux parler d'amour...

MYRTIS.

C'est toi qui parles de baisers flétris.

PINDARE, *de voix lasse.*

Eh bien ! n'est-ce pas l'heure :
Les bois se courbent vers la mer ;
Il pleut, il pleure des feuilles.

MYRTIS, *de voix vive.*

Soit ;
Tu n'as baisé sur ma bouche
Qu'un peu de chair ?
Ma couche
Ne te fut qu'un orgueil ?
Ma fierté, qu'un appât qui tente ?
Bien ;
Moi j'ai respiré avec ton souffle
L'espace, le ciel clair, la mer et l'air !
Toute l'harmonie de tes lèvres chantantes
Ainsi qu'un jour d'été...
Et je vivais, impatiente — comme on souffre —
Et frémissante à ton toucher, j'étais,
J'étais ta lyre, un peu,
Ta lyre où frémit Dieu !...
(*Sa voix retombe, douce.*)
Pour toi, j'étais donc une femme,
Une autre seulement ?
Une autre femme ?...

PINDARE, *vivement.*

Une autre femme, maîtresse ?
D'unes me furent amies
— Pauvresses ! —
Et moi, je les eusse appauvries
Du don d'amour avide ?
Et je les eusse livrées, tout étourdies,
Aux joies qui vont de leurs mains vides
Faisant le geste d'éparpiller des fleurs,
Et couronnent toute beauté
Avec leurs bandelettes de rides !
Et je leur eusse ôté
Leur peu de cœur !
Une autre femme ?
Quelles muses me prêtes-tu,
Quel masque m'imposes-tu, quel rôle ?
Tais-toi, plutôt ; le silence est meilleur,
O pauvre sœur,
Que ta parole.

(*Un silence ; il attend une réplique.*)

(*Avec ironie.*)

Corine ?
C'est elle que tu nommes dans ton âme ?
Voici ma faute et tout mon blâme :
Elle était triste de ta gloriole
Des agones !
Alors, par jeu galant à qui prend donne,
Je te vainquis aux jeux
— Avec mes yeux,
Peut-être, j'imagine, —
Puis me suis laissé vaincre par Corine,
Lui donnant la victoire ainsi sur tous les deux ;
Mais sa victoire lui fut comme une honte,
Sachant ma ruse
— Car toute histoire se raconte —
Elle s'est crue bafouée par l'une et l'autre,
Me hait sans doute — te hait assurément —
Et je m'en vins à Anthédon avec pour muse
Myrtis...

Voilà ma faute ;
Et voici que l'été est mort très doucement
Et te voici, ce soir,
Perplexe et attristée...
(*Elle veut parler.*)
Écoute encore :
Donc,
Toi, tu m'aimas pour ma gloire ;
Moi, je t'aimai pour ta double aristée :
Ton corps épanoui et pâle,
Ton esprit mâle.
— Tu m'aimas
Comme une femme
Éprise de la joie de féconder une âme
(Ainsi qu'un homme
L'a prise,
Passive)
Et d'être l'amant de ma muse vierge ;
Tu m'as donné le baiser de ta joie...
J'étais un enfant, me voici un homme,

Par toi, sans doute, Myrtis ;
Mais toi...

MYRTIS, *de voix amère.*

Le mot hésite à cette fois !
Le voici donc :
Les bandelettes de la joie
Sont sur mon front
— Comme tu dis ! —
Les rides m'ont couronnée aussi,
L'or des épis
Se rouille et se fait chaume
— Et c'est mon blâme :
Tu étais enfant et moi j'étais femme ;
Tu es un homme,
Donc, moi, je suis l'automne...
Tais-toi
Et laisse-moi, au moins, à ma tristesse.

(*Elle se détourne.*)

PINDARE, *de voix pressante.*

Non, car vous êtes gaie, Myrtis, ma sœur ;
Voyez la vieille image du lierre,
Comme elle est vaine
Avec ses airs
D'éternité sereine :
Car l'arbre qu'il étreint faiblit et meurt ;
L'amour est autre,
Son étreinte farouche se dissout :
La vie est née, elle résurgit en nous ;
Ce qui délie nos bras, c'est l'œuvre éclose
— Il en est ainsi du mystère des choses —
Et par un baiser de ta frêle joie
Le bel enfant de triomphe est en moi.

MYRTIS, *d'une voix de reproche.*

Avec tes mots nouveaux
Me feras-tu mon âme neuve ?

PINDARE, *solennel*.

Ecoute, et vois la preuve ;
Je veux lire en ton âme même,
La joie nouvelle
Vagit inconsciente encore en elle ;
Lis le poème :
L'automne est sur nous fécond et subtil ;
Le beau désir sommeille et semble mort ;
L'hiver pèse en douleur au champ durci ;
Mais toi,
Chante l'avril
Et que l'amour est fort !
Et dis, aussi,
Au fond de toi :
Le givre pave au loin le sol fécond ;
L'amour durcit en haine sur le sillon ;
Le labour morne semble à jamais stérile ;
Mais pour que germe enfin l'œuvre conçue,

Le grain de mil,
Il suffira qu'avril
Pleure les larmes tièdes de sa joie !
Et la chanson renaît aux bois feuillus,
Le voile d'Aphrodite se reploie...

(*Un silence.*)

MYRTIS, *grave.*

Ta haute voix est dure et douce et belle,
Mais je n'ai pas de larmes dans mes yeux...
Va, fuis où l'avenir t'appelle
D'une autre voix que mon pauvre passé ;
Va, fuis, sans un adieu ;
Fais vivre notre baiser immortel :
Mon rêve est dans ton âme et c'est assez...
Oublie cette heure lasse...
Tout mon sang vire, je ne suis plus moi...
Adieu,
Tu es celui qui passe

Avec un miroir dont le rayon s'attarde,
Aveugle et luit de loin son leurre
Et puis, brusque, s'évanouit.
— Tu es comme l'arrière-été
Que toute la gloire d'automne farde
De splendeur inouïe,
Qui meurt
Avant d'avoir été ;
Tu es comme le rouge Arès,
Prime étoile fêtée,
Qui sombre au crépuscule,
Avant, même, la nuit !
Va, ne diffère plus l'adieu fatal
Qu'en vain tu fardes et recules ;
Je n'ai plus mal...
(*Avec un rire.*)
Va ton chemin ; je me reprends aussi ;
Je te regarde aller sans un souci
Que de la haute gloire de ta lyre,
Et, vers cet avenir où j'ai su lire

En lettres d'or au péristyle des temples
Ton nom, impérieux comme un exemple,
Je dis : *Pindare !* de la même voix
Que ceux qui disent lentement : *Homère...*
Oublieuse qu'il fut aimé, dit-on,
Par Myrtis, une femme d'Anthédon...
(*Souriante.*)
Vois : je me suis reprise ; embrasse-moi...
(*Elle fait un pas, mais se ressaisit.*)
(*Froide.*)
Adieu ! même un baiser serait amer.
(*Il fait un pas, indécis, et sort. — L'ayant suivi du regard, elle se retourne, éblouie.*)
(*Avec une dernière ironie.*)
Je pleure ! ce doit être de joie.
(*Elle s'appuie à une stèle et éclate en sanglots.*)

LASSOS D'HERMIONE

Θεῷ δὲ δυνατόν ἐκ μελαίνας
νυκτὸς ἀμίαντον ὄρσαι φάος...

PINDARE, *Frag.* 107.

LASSOS D'HERMIONE

Un petit jardin en terrasse; au fond, une grotte; Lassos, dans l'ombre crépusculaire, joue de la lyre.

Voix de PINDARE.

Lassos! oé, Lassos!

LASSOS.

Fils! c'est toi?
Ton même pas qui sonne,
Dès la route d'Argos

Aux cailloux du sentier,
Ta même voix...

(*Pindare entre, l'embrasse filialement.*)

PINDARE.

Toi et ta lyre, vous chantiez
Le vieil hymne à Latone
Des longs soirs d'autrefois...

LASSOS.

Je t'avais reconnu de loin
— L'oreille est bonne :
L'herbe étouffa tes derniers pas, complice ! —
Je te guettais, ici, depuis les premiers thyms,
Et nous voici aux foins...
Mais, viens,
Approche, mon fils,

Je ne peux pas te voir :
Mes yeux se sont éteints.
Depuis des soirs...

(*Il lui passe la main sur les traits.*)

Tes yeux sont toujours grands, tes doux yeux bleus...
... Ta barbe est longue...
Déjà !
Suis-je si vieux ?

PINDARE, *souriant.*

Moi, je te vois à peine
— La nuit égale à tous est sur la mer d'Hydra —
Mais je te vois plus jeune qu'aux vieux jours,
Maître,
Avec ton hymne lancé à voix pleine !
Avec ta subtile harangue !
Et cette feinte de n'y plus voir clair — dans l'ombre !

LASSOS.

Non, non! entends-moi bien;
Mes yeux sont morts:
Les heures me dépassent sans nombre,
Je n'entends plus leur pas de filles,
Et je ne sais plus nuits ni jours;
Et, si je veille ou si je dors,
L'ombre est la même autour de moi, enfant :
Je n'ai pas allumé de torche depuis des ans;
Il doit faire noir ?...

PINDARE.

Pardonne, père, je croyais...
(*A un geste de Lassos.*)
Non, laisse; j'aime l'ombre, aussi, du soir.

LASSOS, *gaiement.*

Donc, sieds-toi là, mon hôte
— Comme si j'y voyais —

Donne-moi ta main, et pense
— Quand tu m'étais mon bel enfant choyé,
Pour une faute
Je te causais, ainsi, mes remontrances — :
Alors que tu montais, tantôt, la côte
Avec la nuit
Qui suit
Et grimpe et te devance,
Vers le jour qui recule,
Elle mit son voile, enfin, devant tes yeux;
Tu frissonnas peut-être, comme moi
J'ai frissonné le long du crépuscule
Où j'ai marché des mois
Et qui se fit tout ombre et nuit:
Car j'entrai lentement dans les ténèbres
Où désormais je vis,
Vieillard funèbre...

(*Gaiement.*)

Avec un peu de rire aux lèvres, encore !
Comme en ma barbe blanche s'attardent des fils d'or,

Dit-on...
Tu songes? Eh bien! que songes-tu ?
Voyons!

PINDARE.

Lassos,
Je songe que vos doigts,
Jadis,
Et que vos lèvres
Rythmaient l'ombre subtile en mots sans deuil,
Cependant que je vous livrais mon âme enfant,
De toute sa belle fièvre;
Si bien que l'ombre est claire sur le seuil;
Et je songe
Que votre lyre m'a fait bon accueil,
Tantôt,
Cependant que je montais vers son chant...
Qui dans mon âme se prolonge;
Alors je songe aux premiers jours,

Après le soir de Larissa :
A votre venue,
A mon vieux père sur le seuil,
Au vent qui court ;
Les longues heures de route dans le matin :
Thèbes et les lyres,
Corinthe nue,
Et Argos martiale avec ses proues d'airain ;
Et puis la halte, au soir, entre ces oliviers...
Je songe à ce que vous disiez,
A ce que j'ai pu dire...
(*Un court silence ; il déclame à demi-voix.*)
« Le rêve qui fut nous est tout ce qui demeure :
La vie tourne liée avec sa ronde d'heures ;
On songe de vieux songes, on refait les chemins... »
Maintes fois, je suis revenu dans ce jardin,
Lassos,
Bien que ce soir je sois auprès de vous
Pour la première fois depuis alors...
Toute cette ombre autour de nous,

C'est l'ombre de ce premier soir, encore...
Lassos,
Je songe que je suis bien, ici,
Comme autrefois,
Parmi les oliviers,
A écouter la mer,
A songer ce que vous diriez
Me causant de ces maintes choses
Toujours nouvelles...
Je songe que la jeune nuit est belle
Et que je me repose.

(*Un silence.*)

Mais vous? mais toi? mon père...

LASSOS.

... J'ai vécu lentement ma vieille vie
Assise entre mes années endormies
Qui rêvent dans l'ombre claire...

Vois : les fugaces formes :
Bercées à quelque chant
Des feuilles ou de la mer
Elles dorment ;

Écoute : elles bavardent en rêvant,
L'une, puis l'autre,
A demi-voix ;
Et c'est un cri de joie,
Tantôt,
Et tantôt comme un sanglot ;

Elles dorment en moi,
Souriantes ou malicieuses
Ou sottes à railler,
Riant d'un rien ;
Joyeuses,
Ou tristes d'une vieille tristesse oubliée..
Elles dorment leur rêve,
Menues,

Avec mon passé sur leurs lèvres
Aux doux mots familiers...
Elles dorment,
Enfants d'alors, ou fillettes, ou filles,
Autour de ma vieillesse qui veille et bâille,
Recouvre, ça, l'une d'elles demi-nue
Qu'agite quelque ancien songe encor fébrile ;

Et par moments,
Cette vieille chevrotante
Chante,
Ou raille
Et puis se tait, comptant sur ses vieux doigts tremblants
Les jeunes heures qu'elle veille,
Et les renombre...
Mais je regarde loin à travers l'ombre...

(*Un silence.*)

(*Gaiement.*)

Petit, l'heure est agile,
J'ai vécu de ta gloire aussi,

Car le vent porte, jusqu'ici, le bruit des villes ;
Dis-moi ta vie,
Cette gloire virile,
Et ces soucis.

PINDARE.

Elle s'en fut
Ma belle vie !
Vers le but inconnu
Et je l'ai suivie,
Docile, la trouvant belle
— Que sais-je d'elle ?
Qu'elle me fut prodigue, à ce qu'ils content,
Et que mon peu de gloire emplit le monde
Au point que tout est vain, petit et fruste
Et que j'ai honte
Sous la nuit auguste...
Aussi, que t'en dirai-je ?
La jeune vanité qui tôt s'allège ;
La hâtive gloire sermonneuse

Qui parle — avec l'Infini derrière elle ! —
Et, s'étant retournée, se tait,
Peureuse,
Aphone
Et sotte ?...
Quoi donc?
La rumeur des agones .
Athis, au clair de lune ?
Les torches vives entre ses bosquets d'ombre
Sonores de ma prosodie ?
Ou la fortune
Diverse de mon cœur d'enfant ou d'homme :
Ses joies ? leur nombre ?
Corine la riante tristesse,
Myrtis la triste joie...
La vie ! mais qu'est-ce ?
Et que veux-tu de moi,
Père ?
L'heure unique de vie est celle qu'on espère,
Les lendemains anticipés qu'on vit en soi

Sont morts avant de naître et le soleil retarde...

(*Un silence.*)

J'ai traversé des foules murmurantes
A pas lents, seul, comme un nom qui passe,
Avec un peu d'étonnement, en ombre, derrière moi ;
Et devant moi, ainsi qu'une épouvante,
La gloire ! faisait signe qu'on fît place...

(*Un silence.*)

LASSOS.

Enfant, quel est ce deuil
Et quelle est donc cette attitude ?
De regarder la vie identique et parée
Comme du seuil
Le prodigue se retourne
Vers l'ombre de la maison patriale,
Hésitant s'il veut fuir ou demeurer !
Et quel est donc ce dégoût taciturne
Qui anticipe comme la lâcheté ?

Demain n'est-il hier ? — et tu le sais :
Rentre ; la huche est pleine du pain de vie,
La cendre du foyer sous un souffle s'avive,
Fais tienne la neuve flamme tôt jaillie
— Pleure même, une heure, si tu sais pleurer,
Mais laisse au cœur pauvre l'amertume évasive
Et cette lâcheté qui se récuse...

PINDARE.

Sois juge ;
Écoute !
Je sais des heures sans durée
Qui sont demain comme elles furent hier,
Sans cesse égales ;
Mais si tu doutes
Et si tu veux savoir
Si l'hommage des larmes dont Simonide est fier
Et pour lui seul, Lassos,
Écoute :

Ceux de Céos
— Ils ont un glorieux poète
A la lyre vénale —
Aux Poséidônia, songèrent aux théories,
Selon le rite de leur fête ;
Or, supputant le prix d'un chant de Simonide,
Et trouvant le prix fort
— Le vieillard est, dit-on, avide
De gloire... et d'or
Et sait apprécier les chœurs qu'il mène —
Ils vinrent me chercher dedans Athènes,
Avec des lauriers et des phrases
(Moins coûteuses à vrai dire);
Sans être dupe, j'acceptais et pris ma lyre.
A la lune de Munychion,
Tout était prêt :
Les coryphées instruits, les voix d'accord ;
La mer, qui va vers Egine,
Tourne au large
Vers Cythère et la Crète,

Bleue, riait de rayons ;
Et tout le port,
Entre le treillis des agrès,
Semblait d'argent mobile.
Nous sortîmes du temple
En silence,
Mais, dès le péristyle,
La voix unique de vingt jeunes hommes
Jaillit
— Comme le premier rayon d'aube
Exulte,
Prémice, offrande de la vie ! —
Et monte, grande,
Rhythmée du murmure assourdi des voix adultes
— Et telle
Siffle la flèche de l'arc vibrant qu'elle débande
Et fait sonore au poing de Phoïbos ! —
Et strophe sur strophe roulaient comme la mer
Avec le chant des alcyons sur elle,
Et tous les feux que fait jaillir la vague claire

Et l'ombre qu'elle roule entre ses flancs :
Le chœur monte et s'abaisse, marche et vire
Selon le rythme de Poseïdôn,
Et comme d'un vent
Qui brûle les lèvres à peine effleurées,
Ces marins de Céos en étaient ivres
Et pleuraient...
Et Simonide et le jeune Bacchylide
Et tout le reste...
Pleuraient devant la majesté des nombres.
Et moi, chantant, je vivais,
Lassos,
Comme brûle la flamme,
Comme l'eau sainte humecte et boit le sel,
Comme l'air vole et vire,
Comme verdoie le printemps éternel
Et comme chante dans mon âme
La grande lyre
A l'unisson des astres de la nuit !...

(*Un long silence. Lassos tire quelques accords de sa lyre reprise*)

LASSOS, *grave, dans l'ombre.*

Les astres de la nuit !...
La nuit...
Fils,
Ta route sera longue encore
Après ce soir-ci d'Hermione
Qui dissipe mon ombre à ton aurore
Et fait riche de joie mon vieil automne
Quoi qu'il t'en semble,
Entends ma voix de vieillard qui s'élève
Et tremble
— Comme un vent faible
Entre les feuilles de tes lauriers —
Ecoute :
Tu marcheras avec ton songe :
Les courbes des monts gris,
Les lignes de la mer,
Le semis clair des îles,
L'ombre qui se rétracte et qui s'allonge,

La grâce évoluante des filles,
La svelte puberté des jeunes chairs
Convergent en ton regard la joie de vie.
Prends tant d'amour au champ vivant des foules
Que ton être en déborde
Et fait ton âme saoûle,
Et vibre sur l'abîme de la joie humaine
Comme une corde
De la lyre immense ;
Laisse la haine
Qui fleurit et se fane sans semence.
Prends toute la Scicanie qui broute et chante,
La grande Grèce et ses moissons mouvantes,
La Thrace où bruit l'interminable Thrène,
Thèbes et sa lyre, la calme Laconie,
La noble Athènes,
Toutes les îles de la mer voûtée
Et l'Argolie et l'Ionie,
Leurs langues et leurs amours, et leurs beautés,

Et bois l'Hellas entière en un regard ;
Joins les rayons épars,
Fais converger leurs joies,
D'Est et d'Ouest, du Nord, du Sud,
Sois l'un et l'autre, puis tous :
Ils se rejoignent et montent
Vers la Cause qui se dénude ;
Et levant tes yeux vers le soleil ébloui
Aveugle-toi — et tu verras la Vie !

(*Un silence.*)

Maintenant, Poète,
Que vois-tu ?

PINDARE.

Sélèné s'en est allée,
Derrière le Taygète ;
Je vois Aphroditè voilée
De son bleu voile
Qu'elle agite, voluptueuse...

La belle étoile
Et le clair mythe !...
Autour de nous tout dort,
La mer est paresseuse,
La brise est des Cyclades...

LASSOS.

L'esprit déchoit ;
Tu vois la chair ;
C'est peu, regarde encore.

PINDARE, *perplexe*.

Je vois...
Je vois par au-dessus des terres et de la mer
Les astres de la nuit, par myriades !

LASSOS.

Et maintenant, c'est trop de choses
Et tu n'y vois plus clair ;

Ferme les yeux, si tu l'oses ;
Que vois-tu ?

PINDARE, *souriant*.

Je vois ce que tu vois, sans doute, maître ?

LASSOS, *très grave*.

Non pas encore, enfant, peut-être :
Car moi,
Moi qui par maints chemins me suis rendu
Vers cette heure-ci, dont le pied pose
Plus sourdement, comme celle qui guette,
Moi qui suis près du seuil par où l'on sort
Fiévreux ou calme, selon l'âge, vers la mort ;
Je vois, ô mon enfant, ô mon poète,
La route où tout retourne vers l'identité,
L'amour, l'espoir, la gloire, la beauté ;
Enfant, je vois la Nuit d'Éternité...

Universitas
BIBLIOTHECA

TABLE

TABLE

Corine de Tanagra 9

Myrtis d'Anthédon. 25

Lassos d'Hermione..... 43

SPIGERIA
MONNOICA
RONDEE
LEHEUR
CONVERGENCIA

302

1171 x 1c

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

CE PQ 2643
.I3P3 1894
COO VIELE-GRIFFI PALAI.
ACC# 1242449

a39003 002166808b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 10 20 23 5